

**La vengeance du
Lynx**

Jean-Paul Halnaut

**La vengeance du
Lynx**

© Editions des Falaises, 2018
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



Agence tous risques

Le Havre : 19 juillet 1957

Le projet d'ouvrir une agence de « privé » avait germé dans l'esprit de l'adjudant Guy Carpentier à la lueur d'une lampe-tempête quelque part sur les hauts plateaux du nord Tonkin. Il venait de refermer un livre de la collection Série Noire : *Sur un air de navaja* de Raymond Chandler et s'imagina, à son retour de l'armée, dans la peau d'un détective irrésistible ressemblant à Humphrey Bogart.

À son retour d'Indochine, après un séjour payé par l'État dans une maison de convalescence pour militaires cabossés – il avait perdu un œil à Diên Biên Phu – Guy s'était accordé une année de réflexion durant laquelle il avait exercé, dans un état permanent d'ivresse contrôlée, le métier de barman au grand hôtel de Forges-les-Eaux. Cette activité lui avait permis de tester les meilleurs cocktails, mais aussi de prendre conscience qu'il finirait à la cloche s'il ne se dotait pas d'un projet de vie sérieux. Réformé, Guy pouvait se consacrer pleinement à sa reconversion dans la vie civile. Il savait faire autre chose que le métier d'aboyeur de caserne ; son expérience dans le domaine du renseignement n'était pas négligeable. En Indochine, ses éclaireurs vietnamiens, surnommés les Lynx, infiltraient les villages, se fondaient dans la population afin de repérer les sympathisants communistes

chargés de ravitailler le Viêt-Minh. Peu à peu, d'une mission à l'autre, Guy était devenu un redoutable expert en coups tordus.

En mai 1957 il s'installait au Havre, sa ville natale, consacrait sa prime de démobilisation à l'achat d'une licence de « privé » et son allocation mensuelle d'invalidité à la rémunération d'une secrétaire. Ce qui restait de sa retraite de « juteux » suffisait à peine à payer loyer, clopes et Jack Daniel's.

Malgré cette précarité, Guy était assez fier de la belle plaque en cuivre posée à l'entrée de son agence au 45 bis quai Southampton : « *Guy Carpentier détective privé agréé, Licence numéro 01823* ». Il vivait dans son bureau, se contentant pour dormir d'un canapé de récupération habitué aux pires outrages.

Guy Carpentier sursauta. Un goéland obèse, piller de poubelles, venait de poser son gros cul sur le rebord de la fenêtre de son bureau. Le monstre ne sortit pas ses aérofreins suffisamment tôt, emplafonna le carreau et se soulagea d'une énorme fiente qui recouvrit le plant de cannabis du balcon. Guy détestait deux choses dans la vie : les volatiles et sa concierge, surtout lorsqu'elle portait son ridicule chapeau orné de plumes de cacatoès. Il avait ramené cette phobie du camp d'internement de Bien Hoï où, prisonnier des Viets, il devait chaque jour disputer sa pitance à des oiseaux agressifs sortis des profondeurs de la forêt. Des nuées de rapaces minuscules ressemblant à des chauves-souris fondaient sur les gamelles de riz, s'accrochaient aux cheveux, piquaient les chairs de leur bec dégueulasse.

Cet été-là, les pharmaciens normands firent fortune ; un Havrais sur deux souffrait de rhinopharyngite. La pluie tombait à verse depuis trois jours et trois nuits, sans

discontinuer. Du haut de son quatrième étage, Guy entendait les grincements caractéristiques de la drague qui raclait les fonds à proximité du quai Southampton. Seul le halo des projecteurs braqués sur les godets était visible dans la grisaille ambiante. Il était 18 h, le téléphone restait muet. Le client providentiel qui le sauverait de la faillite ne viendrait pas aujourd'hui. Guy, nauséux, résista pour ne pas s'allonger sur le canapé et s'abandonner au sommeil jusqu'au lendemain. Cette journée lui semblait interminable. Il écrasa sa cigarette d'un geste rageur dans une coquille Saint-Jacques encombrée par une semaine de cendres et se laissa choir sur sa chaise de bureau, toussant comme un catarrheux. Le miroir accroché au-dessus du lave-mains lui renvoya l'image d'un type qu'il ne reconnaissait pas ; son séjour à Bien Hoï avait laissé des traces. Un cache-œil de cuir lui mangeait le visage, ses cheveux bruns taillés en brosse avaient légèrement blanchi sur les tempes. Les rides serrées qui s'entrecroisaient sur le cuir épais de ses joues tannées par le soleil d'Asie donnaient à sa peau un aspect reptilien, son œil unique d'un noir profond, plissé sans cesse, évoquait le doute, sa moue désabusée l'ampleur de ses tourments mais, bien qu'il ait perdu jusqu'à trente kilos en captivité, il avait retrouvé une forme physique acceptable en soulevant de la fonte trois mois durant dans une salle de sport fréquentée par des balaises piqués aux hormones.

Depuis quelque temps, la première bouffée de Chesterfield, tirée au saut du lit, lui arrachait une toux rauque et l'acidité de son Bloody-Mary du soir, habituellement toléré par ses muqueuses, titillait son ulcère naissant. De plus, sa petite amie Eva, un sosie de Jayne Mansfield aux seins aussi lourds que son casier judiciaire, une déjantée notoire cocaïno-alcoolique le laissait pantelant après chaque nuit de débauche. Guy se dit qu'il ferait bien de se mettre au vert, de pratiquer une sexualité plus raison-

nable et d'arrêter la bouteille. En « Indo », il avait pris de sales habitudes ; même prisonnier, toujours affamé, il n'avait jamais manqué d'alcool de riz. Expert dans l'art de la chasse au collet, il capturait les bestioles à fourrure de la forêt passant à proximité de sa cahute et les échangeait contre du tord-boyaux. Il avait pu assouvir son vice parce que les *Bodoï*¹ étaient friands de viandes boucanées au soleil. Coupées en fines lamelles, étalées sur le toit des paillottes pendant des semaines, elles avaient toutes le même goût, devenaient croquantes, dégageaient un jus caramélisé délicieux et riche en protéines.

Guy entendait encore à cette heure tardive le crépitement du clavier de la machine à écrire dans la pièce voisine, le tintement du chariot arrivant en bout de ligne. Il se demanda ce que Juliette pouvait bien taper puisqu'il n'avait qu'une seule cliente dans ses fichiers ; sa voisine du dessous, madame Berthold, lui avait demandé d'enquêter sur la disparition d'Arthur, son caniche nain. Guy faisait un peu traîner, en réalité il savait qu'Arthur avait pris un coup de hachoir en tentant de piquer un chapelet de saucisses chez le père Duboneau, le charcutier d'en face. Depuis, Guy n'achetait plus de pâté à la viande dans son échoppe de peur de manger du clébard.

Juliette avait accéléré la cadence. Elle possédait une excellente vitesse de frappe après seulement quelques semaines de cours chez Pigier. Cette fille blonde platine toute en rondeurs apaisait Guy. On aurait pu penser qu'elle marchait au ralenti, mais ce n'était qu'une impression. Il existait un réel décalage entre la vivacité de son esprit et ses mouvements décomposés, d'une lenteur agaçante. Quelle que soit la demande de son patron,

Juliette passait toujours avant d'agir par la phase « trousse à maquillage », étalant sur son bureau un nombre impressionnant de brosses à blush, de fonds de teint, de rouges à lèvres qu'elle rangeait dans un ordre précis dont elle seule comprenait la logique. Au début ce rituel horripilait Guy, peu à peu il prit conscience de l'érotisme qui s'en dégageait et l'attendait avec impatience : il savait que Juliette commencerait la séance en le neutralisant d'un sourire désarmant, puis qu'elle étalerait ses crèmes sur sa peau délicate, bouche entrouverte, consciente de son pouvoir de séduction. Guy ne cherchait même plus à cacher son trouble. Il s'asseyait en face d'elle, allumait une Chesterfield avec le Zippo gravé « *Les Lynx - 35^e RI - Honneur et Fidélité* », cadeau d'anniversaire de ses éclaireurs, et attendait qu'elle ait terminé. Juliette Dubosc, la trentaine conquérante, avait plaqué son cultivateur de mari pour tenter sa chance à la ville. Pressée de trouver un emploi, elle avait été la seule à répondre à une annonce peu attractive du *Havre Libre* :

Détective privé, cherche secrétaire, même débutante pour collaborer au lancement d'une agence au Havre. Salaire net 20 000 francs mensuels, primes envisageables en cas de progression du chiffre d'affaires.

En dehors de la traite des vaches, Juliette ne possédait aucune expérience professionnelle à part ses cours du soir chez Pigier. Elle avait pressenti à la lecture de l'annonce que son futur patron en était lui aussi dépourvu et qu'il ne serait pas trop exigeant sur le recrutement. Elle ne s'était pas trompée. En tout cas, le courant passa bien entre eux.

Juliette, belle, solide, équilibrée était le genre de femme qui stimulait Guy dans tous les sens du terme, une relation plus intime avec elle pourrait certainement l'aider à oublier la bouteille. Il se demanda quel prétexte

1. Soldats des unités régulières du Viêt-Minh.

il pourrait bien trouver pour la faire venir dans son bureau, quand soudain, contre toute attente, son joli visage apparut par la porte entrebâillée.

– Je peux vous déranger cinq minutes patron ?

– Vous ne me dérangez jamais Juliette, un rayon de soleil va enfin pénétrer dans ce bureau. Quel délice entre deux averses !

Guy trouvait cette répartie stupide. Il pratiquait la drague par réflexe. Ce vernis de pseudo séducteur le dispensait de dévoiler sa vraie personnalité. En vérité, Guy n'avait jamais entretenu de relation durable avec une femme parce que la vie de militaire en campagne ne s'y prêtait guère. Il prenait l'amour trop au sérieux.

– J'ai une bonne nouvelle !

La porte s'ouvrit complètement. Juliette, l'air triomphant, fit irruption dans le bureau d'une démarche tout en ondulation. Ses talons de dix centimètres claquaient sur le parquet et devaient résonner jusqu'au rez-de-chaussée. Elle brandissait avec conviction un feuillet tapé à la machine.

– Puisque aujourd'hui vous avez passé deux heures au Celtic j'ai été obligée de recevoir le client moi-même ! Il est venu à l'improviste. Préparez-vous à m'intéresser aux bénéfices, je flaire la bonne affaire.

– Parlez vite mon ange, mais en principe c'est moi qui suis chargé de flairer, j'ai mon diplôme de limier...

– J'ai eu la visite d'un vieux monsieur nommé Oscar Maurois, le président de la société du même nom, spécialisée dans l'import-export entre l'Europe du Nord et l'Afrique.

– Et pourquoi ce monsieur Maurois n'a-t-il pas pris rendez-vous ou attendu que je revienne pour me parler ?

– Monsieur le président avait l'air perturbé et pressé. Il a insisté auprès de son conseil d'administration pour recruter lui-même un commis chargé de l'accueil des

équipages : pour l'image de marque de sa société a-t-il prétexté. Vous serez ce commis. Une fois à l'intérieur de la boîte, vous aurez pour mission de surveiller certains de ses collaborateurs. Monsieur Maurois vous recevra personnellement demain à 8 h.

– De quoi les soupçonne-t-il ?

– Je n'en sais pas plus. Il vous expliquera de vive voix ce qu'il attend de vous. Ce que je peux vous dire, c'est que ce monsieur a le profil d'un paranoïaque : il soupçonne tout le monde, du directeur à la dame pipi, de se livrer à un trafic dans son dos.

– Vous avez changé de coiffure Juliette ? Les cheveux courts vous vont bien...

– Monsieur Maurois m'a fait une avance.

– Je ne suis pas étonné, vous êtes si charmante...

– Une avance de 80 000 francs pour les premiers frais... Nous toucherons ensuite 80 000 francs par semaine : il n'a pas discuté les tarifs et ajoute une prime de 200 000 francs si vous réussissez votre mission.

Juliette allait retourner dans son bureau quand elle se ravisa.

– Et vous connaissez la meilleure ?

– Voulez-vous dîner avec moi ce soir puisque nous sommes riches ?

– Jusqu'à la fin de l'enquête vous percevrez en plus de vos honoraires le salaire du commis avec un bulletin de paie en bonne et due forme, ce qui nous fait... La main manucurée de Juliette s'activa sur la manivelle de la calculatrice. Les résultats intermédiaires défilèrent jusqu'à ce que les chiffres se figent dans un ultime roulement mécanique... 390 230 francs mensuels patron ! Pas mal non ?

– Ce soir, nous pourrions aller danser au Beau Séjour.

– Vous avez rendez-vous de bonne heure demain matin. J'ai mis votre réveil à sonner. Evitez de sortir avec votre copain Jack Daniel's ce soir, c'est un faux ami.

Nuit d'ivresse

Le Havre : 20 juillet 1957

Guy était tombé comme une masse sur son vieux canapé vert aux environs de minuit, complètement ivre. La veille au soir, par trois fois il s'était servi un verre, l'avait humé avec délectation avant de le jeter dans l'évier. Au quatrième il avait cédé. Il s'était réveillé en sursaut à 5 h du matin ; un troupeau de bisons talonné par Bill Cody lui piétinait l'encéphale, s'acharnant particulièrement sur son hémisphère gauche.

Il venait de sortir d'un cauchemar en couleur qui lui provoqua une violente crise de tachycardie. Une scène revenait de manière récurrente dans ses rêves lorsqu'il avait trop bu : Max, sourire aux lèvres, essayait de crever l'œil qui lui restait avec un bambou aiguisé. Guy ne pouvait se défendre, battait des bras, embourbé dans un marécage, aspiré par des sables mouvants, avalant la vase et les immondes insectes qui baignaient dedans, mais au dernier moment Max le sortait du cloaque pour le torturer encore et encore. Il mourrait à bout de souffrance comme Lao Chi dont il distinguait, sur la berge, le corps recouvert d'une épaisse croûte de boue imbibée de sang.

Lao Chi était une jeune Mong² indispensable aux

Lynx parce qu'elle connaissait tous les dialectes de la montagne. Son père et ses deux frères, suspectés de renseigner l'armée française, avaient été exécutés par le Viêt-Minh. Par vengeance elle avait pris les armes contre les communistes, par défi elle était devenue la maîtresse attitrée de l'adjudant Guy Carpentier.

Guy connaissait l'origine de son mal-être, pas besoin de perdre son temps chez un psychiatre comme Juliette le lui conseillait. Il ne réussit pas à se rendormir et resta allongé sur le dos, la tête vide, frissonnant parfois, attendant sans trop savoir pourquoi que les premières lueurs du jour pénétrèrent dans la pièce.

Pendant de longues années passées sous l'uniforme, Guy ne s'était jamais posé de questions sur le sens de son engagement. À l'âge de dix-neuf ans, incorporé dans la 1^{re} armée, depuis les plages de Provence il avait traqué la Wehrmacht jusqu'au cœur de l'Allemagne. À cette époque, au nom de la France éternelle, il luttait contre la dictature, pour la liberté des peuples, servait son régime. Ces principes de base lui avaient été enseignés chez les enfants de troupe. À son arrivée en Indochine, Guy se trouvait à peu près dans le même état d'esprit. Le communisme menaçait le monde, l'Indochine en particulier, il redevenait un soldat de la liberté veillant cette fois aux marches de l'Empire. Peu importait si la dictature à abattre n'était plus la même. Guy fit la connaissance des colons français : vieilles familles de planteurs riches et arrogants, petits exploitants recroquevillés sur leurs privilèges, hauts fonctionnaires vivant comme des nababs, affairistes de tous styles, des gros commerçants de Cholon aux milieux interlopes de Saïgon. Tous trafiquaient les piastres à l'affût du moindre investissement juteux. Ces rencontres le poussèrent à la réflexion. En

2. Peuple de montagnards hostile au Viêt-Minh, vivant au Laos et au Vietnam.

Indochine, les nantis vivaient largement sur le dos de la population, main-d'œuvre bon marché corvéable à merci. Puis ce fut l'heure des combats. Le Viet était impitoyable, d'une résistance hors du commun, prêt à sacrifier sa vie au service de sa cause. Guy ne put s'empêcher, comme bon nombre de ses camarades, d'admirer l'endurance et l'abnégation du soldat viêt-minh, de respecter son combat même s'il lui rendait coup pour coup. Peu à peu le malaise s'installa. Comment distinguer un combattant d'un villageois inoffensif, comment ne pas s'en prendre aux populations pour débusquer l'ennemi ? Certains n'avaient pas ses scrupules et se livraient à toutes les exactions. Le martyr des civils dans la France occupée lui revint à l'esprit. Ces questions, Guy se les posait à chaque opération mais n'en parlait à personne. Par chance il n'eut jamais besoin de contester un ordre allant à l'encontre de son intime conviction, jusqu'à ce que Max s'occupe personnellement de son cas.

C'est à la suite d'un ultime face à face avec son bureau que l'adjudant Guy Carpentier perdit toute estime de lui. Une fois libéré, il s'en voulut de ne pas avoir refusé le marché, d'ailleurs les deux Lynx capturés sur la cote 120, dont Max s'était servi pour le faire chanter, étaient morts de la gangrène à l'hôpital.

Guy s'extirpa à grand-peine du canapé à 7h 15 quand la sonnerie de son réveil Mickey Mouse se mit à vibrer au fond d'une assiette creuse pleine de jetons de téléphone. L'arrière-goût du whisky ingurgité la veille lui donnait des hauts-le-cœur. Exceptionnellement il avala, avant de prendre sa douche, un bol de Nescafé rendu sirupeux par l'ajout de cinq cuillerées à café de sucre en poudre. Son regard se perdit, au-delà du bassin, le long des perspectives complexes des quais encore déserts. Un soleil pâle,

déjà haut dans le ciel, éclairait d'une lumière rasante les entourages métalliques des portes de hangars et se reflétait sur les cabines vitrées des portiques. Ça changeait de la pluie. Ébloui, l'œil unique de Guy se mit à larmoyer et, instantanément, son mal de tête redoubla. Le symptôme s'aggrava quand il entendit le vacarme infernal provoqué par le marchand de cidre qui s'escrimait à mettre en pile ses casiers à bouteilles dans la cour de l'immeuble. C'est alors que Guy remarqua, en évidence au milieu de son bureau, un mot griffonné à la hâte sur lequel était posé un tube d'aspirine :

J'ai pensé que ce médicament pourrait vous être utile. Vous avez rendez-vous avec monsieur Maurois à 8h et, si mon intuition est bonne, vous n'avez pas encore pris votre douche !

Votre dévouée secrétaire.

Guy aurait donné jusqu'au dernier fifrelin de sa maigre pension pour prendre cette douche avec Juliette. Pour annihiler toute pensée à connotation sexuelle, il bloqua le mélangeur sur position « eau froide ».

L'œil de Moscou

Bien Hoï : printemps 1954

Le camp de Bien Hoï était sous la coupe d'un mystérieux commissaire politique français, acquis à la cause nord-vietnamienne, surnommé Max.

Max, un fanatique recruté par le Kremlin, toujours vêtu d'un treillis ordinaire portait, vissée sur le crâne, une simple casquette de *Bodoï* qui couvrait de longs cheveux noirs et bouclés se perdant dans les poils follets d'une barbe de mollah. Il était grand, mince, pourvu d'un estomac étrangement proéminent pour quelqu'un de son gabarit. Un gros kyste lui déformait le cou. Max évitait de s'afficher en public et sortait peu de sa baraque.

L'Indochine, clé du sud-est asiatique, était devenue un enjeu majeur pour l'URSS qui voulait garder une influence directe sur Hô Chi Minh et rafler sa part de dividendes le moment venu. Envoyer sur le théâtre des opérations conseillers militaires et agents de renseignement chargés d'encadrer le Viêt-Minh permettrait au Kremlin d'atteindre cet objectif.

Max fit partie des agents recrutés par Moscou parce qu'il était français, dénué du moindre scrupule et possédait l'expérience des combats. Le but de sa mission était d'adapter les méthodes de lavage de cerveau utilisées par

le KGB³ à l'encontre des « politiques » sur les prisonniers français en tenant compte du contexte particulier d'une guerre coloniale. Des soldats capturés dès le début du conflit avaient servi de cobayes à Max. Soumis aux aléas des combats, obligé de se déplacer dans le maquis d'un refuge à l'autre, sa première expérience s'était techniquement soldée par un échec. Afin de préserver le secret de sa méthode, Max avait donné l'ordre d'éliminer les prisonniers jusqu'au dernier. Peu à peu, à force de persévérance, il avait toutefois réussi à mettre au point un système fiable que l'armée populaire du Vietnam appliquera dans tous les camps de détention.

Max prenait soin de ne jamais montrer un objet personnel, pas même une montre. Personne ne connaissait la couleur de ses yeux, toujours dissimulés derrière des lunettes d'aviateur aux verres teintés. Les prisonniers confrontés au commissaire lors des interrogatoires, éblouis par une lampe braquée sur leur visage, ne distinguaient face à eux qu'une vague silhouette. Max s'exprimait d'une voix neutre et monocorde, difficile à identifier. Il pensait à l'après-guerre. Le meilleur moyen de ne pas finir sous les balles d'un revanchard était de se montrer le moins possible. D'ailleurs quand tout serait terminé, par sécurité, il se ferait refaire le portrait.

Le temps de négocier était venu pour *L'oncle Hô*⁴. Il n'était pas sans connaître l'impopularité croissante de la guerre d'Indochine en métropole, le déchirement des principaux partis politiques français sur la question. Le service de propagande du PC vietnamien, formé au Kremlin, avait fait ses preuves. Il lui restait à étendre son action chez l'ennemi, à s'appuyer sur les sympathisants

3. Service de renseignement de l'URSS créé en 1954.

4. Hô Chi Minh.

du PC français, les syndicats ouvriers, les mouvements anticolonialistes et pacifistes pour s'imposer à Genève dans les négociations en cours face aux vieilles démocraties occidentales.

Sur le territoire vietnamien, les prisonniers restaient des ennemis qu'il fallait continuer à combattre : cultiver leurs doutes, les pousser au reniement de leurs engagements passés. Rien ne serait plus convaincant dans les négociations à venir que des témoignages de prisonniers sensibles aux thèses anticolonialistes. Un certain nombre de ces militaires engagés nourrissaient des ressentiments vis-à-vis des « rombiens » du gouvernement qui les avaient laissés s'embarquer dans une guerre pourrie pour les lâcher quand l'affaire tournait mal. Max, en homme organisé, avait réalisé un premier test en demandant à l'ensemble des prisonniers de signer un *Manifeste pour la Cessation des Hostilités* dont le contenu pouvait paraître anodin : soutien au Congrès Mondial de la Paix, reconnaissance de la légitimité du combat d'Hô Chi Minh dans sa lutte pour l'indépendance. En échange, il permettait aux signataires de donner des nouvelles à leurs familles. Max choisit des prisonniers tenant des propos pacifistes et exerça sur eux une pression psychologique permanente. Certains se laissèrent tenter, ce qui lui permit d'enregistrer bon nombre de témoignages filmés reconnaissant le bien-fondé de la politique de la République Populaire du Vietnam.

Max connaissait les liens qui unissaient Guy Carpentier à Lao Chi. L'adjudant était considéré dans le camp comme un modèle de courage et de fidélité. Faire signer le Manifeste à une telle personnalité lui vaudrait les félicitations de ses chefs. C'est pour cette raison qu'il ne l'avait pas fait fusiller après sa tentative d'évasion. Le plan consistait à infliger un traitement spécial à la jeune Mong jusqu'à ce que Guy cède. Personne n'avait été témoin de

ce qu'elle avait subi, mais tout le camp l'avait entendue hurler. Lao Chi avait préféré se supprimer plutôt que d'être à nouveau torturée. Certains disaient que Max était un malade mental. On racontait même qu'il faisait enlever de jeunes paysannes qu'on ne retrouvait jamais.

Max fut pris au dépourvu par la mort de Lao Chi. Il mit en place un travail classique de propagande marxiste pour convaincre Guy, axé sur deux thèmes : l'incompétence de l'état-major français et l'iniquité de la politique coloniale de la France, mais Max, sans illusion, savait d'avance que l'adjudant Carpentier ne se laisserait pas si facilement convaincre...

Import-export

Le Havre : 20 juillet 1957

Guy fut reçu à l'accueil de la société Maurois par une grande gigue dont les traits figés, colmatés à la poudre de riz, rappelaient ceux de la caissière en cire du musée Grévin. Le responsable de la communication qui avait pris la décision d'affubler cette pauvre femme de socquettes blanches, de l'habiller en collégienne d'Oxford, jupe plissée avec blazer bleu marine assorti, méritait d'être muté au service emballage. Au-dessus d'une affiche polychrome représentant une plage bordée de cocotiers s'étalait le slogan phare de la maison :

Depuis 1812, Maurois sillonne toutes les mers du globe à votre service. Misez sur l'expérience, confiez-nous vos biens. Avec Maurois vous arriverez à bon port.

À une certaine époque, les biens confiés à la famille Maurois avaient deux bras, deux jambes, étaient noirs de peau et venaient de la côte occidentale de l'Afrique, ce qui avait permis à la société un développement rapide.

– Bonjour mademoiselle. Je me présente : Guy Jambier. J'ai rendez-vous avec votre patron, pouvez-vous m'annoncer ?

Juliette avait convenu avec monsieur Maurois que Guy évoluerait dans l'entreprise sous le nom de Jambier : elle avait adoré la prestation de Louis de Funès dans *La Traversée de Paris* qui venait de sortir sur les écrans du Havre.

– Peut-être allons-nous devenir collègues, ajouta Guy. Quel est votre prénom ?

– Monique... Le bureau du président est au fond du couloir, monsieur Jambier.

Les joues de l'hôtesse s'étaient légèrement empourprées.

– Vous êtes très séduisante dans cet uniforme, Monique. Cela me rappelle ma jeunesse. Je garde un souvenir inoubliable de mon séjour au pensionnat Saint-Jean à Beaumont-en-Auge, juste avant mon admission aux enfants de troupe. Les jeunes filles portaient toutes des jupes plissées et des socquettes blanches.

Guy s'engagea dans le couloir puis revint sur ses pas, l'air sérieux.

– Monique... Pourquoi ne ramèneriez-vous pas vos cheveux en queue de cheval ?

L'hôtesse sortit un miroir de son sac, s'observa sous tous les angles avant de replonger le nez dans ses registres.

Oscar Maurois portait des verres de lunettes de l'épaisseur d'un hublot de bathyscaphe. L'effet de loupe réduisait ses yeux noirs à la taille d'une lentille. Quand il vérifiait un registre de comptes, le regard d'Oscar ressemblait à celui de Torquemada le Grand Inquisiteur et donnait des sueurs froides à tous ses comptables. Son visage ratatiné tel un pruneau d'Agen, son appendice nasal – sur les bancs de la faculté ses collègues étudiants le surnommaient Cyrano – ne contribuaient pas à faire d'Oscar un vieux beau comme celui qui parade sur l'affiche vantant les vertus régénératrices de l'eau de Vichy.